

BRENTANO ET LA THÉORIE RÉALISTE DE LA VÉRITÉ*

Jocelyn Benoist

CNRS – Archives Husserl de Paris

1. Il peut être surprenant de parler de « théorie réaliste de la vérité ».

Le réalisme, si ce terme a un sens, est en premier lieu une position métaphysique: l'être des choses – et, peut-être, bien d'autres formes d'être – est indépendant de l'esprit, telle serait la thèse « réaliste ». Evidemment, on peut aussi décliner cette thèse métaphysique sur un mode qui n'est plus proprement métaphysique, mais épistémique (et qui est en lui-même métaphysiquement neutre, puisqu'il est également compatible avec l'idéalisme métaphysique) et considérer le réalisme sous l'angle de l'accès. La thèse réaliste devient alors celle suivant laquelle nous avons accès aux choses telles qu'elles *sont* (et non par exemple seulement à leurs éventuels doubles cognitifs ou « phénomènes »).

On ne peut pas dire que l'une ou l'autre des formes de réalismes que nous venons d'envisager prescrive particulièrement une théorie de la vérité. Avec l'idée d'une réalité indépendante (*mind- et language-independent*), et d'un accès à cette réalité même, semblent compatibles bien des théories de la vérité – c'est-à-dire sur la nature, la définition et éventuellement le critère (si, contrairement à Kant, on pense qu'il y en a un) de la vérité.

Il en est pourtant une qui semble jouer un rôle privilégié dans l'histoire du réalisme – ou plutôt des réalismes, car il est douteux que quoi que ce soit d'homogène soit présentable sous cette étiquette. Il s'agit de ladite théorie de la *vérité-correspondance*. Correspondantisme et réalisme semblent jusqu'à un certain point avoir partie liée. Du moins est-ce souvent l'idée qu'on s'en fait.

Cela paraît naturel si on restreint le débat sur la vérité au sempiternel face-à-face entre ladite théorie correspondantiste et celle de la « vérité-cohérence ». La vérité-cohérence, ne faisant pas sortir la pensée d'elle-même, mais plaçant la vérité dans les rapports internes de cette même pensée, semble pencher du côté de l'idéalisme. Au contraire, la vérité-correspondance, qui renvoie la vérité de nos pensées et/ou de nos énoncés à

* Je remercie Sandra Laugier et Charles Travis, sans lesquels jamais je ne serai arrivé à la claire conscience des problèmes posés dans ce texte, et ni à mon « réalisme », ni surtout à l'intuition fondamentale de ce que le réalisme *n'est pas*.

une extériorité à laquelle ils doivent correspondre, semble, par principe, épouser la cause du réalisme.

2. Il y a pourtant, d'après nous, une fausse évidence dans ce lien « officiel » entre réalisme et correspondantisme, et nous pensons qu'un des intérêts des constructions brentaniennes successives de la notion de « vérité » est de permettre de défaire ce lien, de le rendre plus problématique, et peut-être, d'envisager autre chose à la place – ce que nous sommes plus d'un aujourd'hui à rechercher: comment être réaliste et, à la fois, avoir une théorie de la vérité? Il se pourrait que la réponse à la question soit beaucoup moins évidente qu'elle n'en a l'air.

Pour construire le problème, au fil conducteur d'une lecture de Brentano, nous nous aiderons de certaines intuitions du plus grand philosophe de la seconde moitié du XXe siècle, J.L.Austin, avec lesquelles, dans de très nettes différences mêmes, la position brentanienne, au moins pour le volet négatif de l'analyse, entretient, on le verra, de troublantes proximités.

Qu'est-ce que cela pourrait bien être, être « réaliste » en matière de théorie de la vérité? Il nous semble que la contrainte que le réalisme fait peser sur l'idée de vérité est, minimalement, que la vérité de nos énoncés, de nos pensées, de ce qui, en général, peut être vrai, quoi que l'on mette dans cette liste, dépende, directement ou indirectement, de quelque chose qui se passe ou qu'il y a dans le monde – et non dans notre seule pensée, notre seul langage, etc. En matière de vérité, le dernier mot serait toujours au monde: telle serait l'intuition basique du « réalisme » en théorie de la vérité – nous ne parlons pas de ces formes plus problématiques, et proprement philosophiques, de réalismes, qui font de la vérité elle-même une « chose », dans le monde ou en dehors de lui.

Notons que nous n'empruntons pas ici le vocabulaire, qui nous paraît hautement discutable, des *truth-makers*. Dire que quelque chose dans le monde « rend vrai » mon énoncé ou ma pensée, c'est prendre le risque d'une conception anthropomorphique du monde, comme si celui-ci avait quoi que ce soit à faire de la vérité de mes énoncés ou de ma pensée. On achète alors avec la monnaie du réalisme le contraire même du réalisme, puisque celui-ci suppose l'indépendance fondamentale de ce qui est le principe, d'après lui nécessairement mondain, de la vérité de ma pensée ou de mon énoncé, par rapport à cette pensée ou cet énoncé¹. Cette pensée ou cet énoncé n'existeraient pas que le monde, en dehors d'eux, et dont ils sont vrais, resterait ce qu'il est: telle est l'intuition fondamentale du réalisme, et donc celui-

¹ C'est la raison fondamentale (et non seulement pour éviter le paradoxe du menteur) pour laquelle Austin dit qu'un statement *cannot without absurdity refer to itself* (« Truth », in *Philosophical Papers*, ed. by J.O. Urmson and G.J. Warnock, Oxford, OUP, third ed., 1979, p. 124, n. 1).

-ci ne peut pas interpréter *ce par rapport à quoi la pensée ou l'énoncé est vrai* dans des termes qui dépendraient de cet énoncé ou de cette pensée – comme la « vérité » elle-même. Il y a là une confusion fréquente, sur laquelle le débat entre Austin et Strawson aurait dû attirer l'attention². Mais la récurrence de l'erreur n'est en rien insignifiante: elle nous indique cette vérité fondamentale, souvent négligée aujourd'hui que la rechute dans la métaphysique la moins critique qui soit est de mise, à savoir qu'*il est très difficile d'avoir une conception « réaliste » de la vérité qui ne soit pas anthropomorphique*.

Pour construire un réalisme non anthropomorphique, plutôt que de dire qu'il y a des choses qui « rendent vrais » des porteurs de vérité, quels qu'ils soient – alors que ces choses, en toute rigueur, n'y « font » rien, ou que, si elles le font, c'est par accident, cet effet est extrinsèque à leur être, et, en général³, n'y change rien – il faudrait dire qu'il y a juste quelque chose, dans la réalité, qui « fait que » mon énoncé, ma pensée, etc., est vrai. L'avantage du « faire que », en français, est qu'il n'est pas vraiment un faire, ou tout au moins qu'il peut ne pas en être un. *Il résulte* du fait que les choses sont telles ou telles dans le réel que mon énoncé, ma pensée, est vrai. Cela ne veut pas dire que, dans l'affaire, la réalité ait *fait* quoi que ce soit pour ma pensée, mon discours, ou en direction d'eux. Cela veut juste dire que la vérité de cette pensée, de ce discours, ne serait pas concevable sans qu'il se passe ou qu'il y ait quelque chose dans le réel, qui est *ce par rapport à* quoi ils sont vrais. Pas de vérité sans ce « rapport » (qui, insistons-y, ne fonctionne que dans un seul sens⁴), telle est la thèse minimale du « réalisme » en matière de théorie de la vérité.

3. A ce réalisme s'oppose ce que nous appellerons « normativisme », normativisme, qui, sous des formes différentes, connaît aussi aujourd'hui une certaine mode, symétrique. Le normativisme part d'une idée juste, certainement: celle suivant laquelle la vérité est un concept *normatif* – ce qui paraît difficilement discutable. Mais le normativisme consiste à refuser de lire la norme à partir d'autre chose qu'elle-même, et notamment de la re-

² Le paradoxe étant que c'est probablement Strawson qui fait la confusion, et non Austin, sous couleur de la lui reprocher. Mais notre propos ne sera pas ici de commenter la notion austinienne, seule correcte (parce qu'innocente) de *truth-maker*. Là-dessus voir le dernier chapitre de Charles Travis: *Les liaisons ordinaires. Wittgenstein sur la pensée et le monde*, Paris, Vrin, 2003 (qui montre, notamment, comment, contrairement à un préjugé répandu, Austin n'est nullement correspondantiste).

³ On ne peut pas exclure des cas où le fait de rendre vrai serait constitutif de l'être de la chose – là où la chose est *indice, preuve* par exemple. Mais ces cas relèveraient d'un deuxième étage, ou de marges (qui n'en sont pas moins d'un grand intérêt: les marges, c'est ce qu'il y a de plus intéressant en ontologie) de la construction ontologique. Ils supposent déjà réglé le problème « basique » du rapport des porteurs de vérité aux choses.

⁴ « La direction d'ajustement » est fixe, pourrait-on dire, en utilisant le vocabulaire de Searle.

conduire à quelque fondement *descriptif* que ce soit. L'idée, appliquée à la théorie de la vérité, est que la vérité ne peut résider que dans le respect de certaines règles (ou, disons, d'une certaine normativité inhérente à la pensée, en tant qu'il est entendu que celle-ci *doit* suivre tel ou tel chemin, puisqu'il ne s'agit pas ici nécessairement de règles exprimées), et non dans l'accord avec quelque réalité que ce soit. Ce qui est vrai, c'est ce qui suit certaines règles, et il n'y a pas à remonter plus haut. Il n'y a pas de « pourquoi » descriptif à ces règles et notamment pas de fondement ontologique du côté d'un objet que, par exemple, ces règles permettraient de capturer. On pourrait en effet dire que, afin de dire ou penser ce qui est comme cela est (ce qui pourrait être une certaine définition de la vérité dans la perspective « réaliste »), il faut inévitablement suivre certaines règles: une pensée menée au hasard n'y suffirait jamais et en tout cas ne nous le *garantirait* pas. La règle serait alors le *moyen* de la vérité. Mais telle n'est pas la perspective normativiste: pour elle, la règle n'est pas ici un simple moyen, elle est la *définition* de la vérité. Penser ou parler vrai, c'est dès lors penser ou parler suivant la règle – quelle qu'elle soit – qui définit la vérité. Et en la matière, la règle suffit: rien n'est requis du côté du monde (sur lequel, par définition, aucune « règle », au sens de règle de conduite, ne peut s'exercer).

4. Brentano, qui est un réaliste métaphysique, et, dans une certaine mesure, un réaliste épistémique (direct en ce qui concerne la réalité mentale, indirect en ce qui concerne la réalité physique), est aussi un farouche adversaire du normativisme en ce qui concerne la théorie de la vérité. Il connaît celle-ci sous l'espèce si ce n'est du kantisme⁵, en tout cas d'un certain type de (néo-)kantisme, celui de l'école de Bade, incarné par Windelband, critiqué par lui à ce titre dans la fameuse conférence de 1889 « Ueber den Begriff der Wahrheit ».

La position que Windelband attribue à Kant (à tort historiquement, d'après Brentano) n'est certainement pas sans intérêt. Elle consiste à rompre avec le préjugé suivant lequel la vérité serait « image de la réalité » (*Abbild der Wirklichkeit*). Il y a là quelque chose de tout à fait intéressant, car il est probable que le premier pas vers une théorie de la vérité digne de ce nom (et de ce qu'on pourrait appeler le défi du réalisme), aujourd'hui, serait de se débarrasser de cette idée d'image comme métaphore générale de la vérité, se rendant compte, comme dirait Austin, de ce que

⁵ Il souligne lui-même la fidélité apparente de Kant à la définition aristotélicienne « correspondantiste »: cf. « Ueber den Begriff der Wahrheit » (qui sera notre texte de référence), §§ 17sq., in *Wahrheit und Evidenz*, hg. von Oskar Kraus, Hamburg, Felix Meiner, 1930, p. 9sq.; tr. fr. Marc B. de Launay et Jean-Claude Gens, « Le concept de vérité », in *L'Origine de la connaissance morale*, suivi de *La Doctrine du jugement correct*, Paris, Gallimard, 2003, p. 98sq.

« if, as some also say, a belief is 'of the nature of a picture', then it is of the nature of what cannot be true, though it may be, for example, faithful. »⁶

Le problème est qu'il résulterait de cet abandon de la vérité-image, selon Brentano, l'idée que vrai serait purement et simplement « ce qui s'accorde avec la norme de l'esprit » (et non pas ce qui s'accorde avec l'objet)⁷. C'est là, précisément, la position « normativiste » caractéristique de l'École de Bade, que combat Brentano. Pour Windelband, à la limite, l'objet et la règle se confondent: radicalisation outrancière sans doute d'un thème qui est bel et bien kantien, à savoir que la règle est la seule garantie de l'objectivité de l'objet.

Evidemment un des inconvénients associés à ce normativisme, c'est que, dans ce cas-là, la notion de vérité, subordonnée au thème plus général (trop général) de la normativité, n'est plus le monopole de la raison théorique: elle gagne cette universalité même qui est celle de la notion de « valeur », pour laquelle est connue l'École de Bade. Après avoir défini la vérité comme accord avec une règle (*simplement* comme accord avec une règle), il est facile de déraper et de finir par faire de tout accord avec une règle une vérité. C'est ce qui serait arrivé à Windelband, qui effacerait ainsi dans son analyse la frontière entre deux classes, pourtant descriptivement fondamentalement différentes, de phénomènes psychiques: les *jugements*, dont Brentano rappelle que seuls eux peuvent être dits vrais ou faux, et les *mouvements affectifs de l'esprit* (*Gemütsbewegungen*), lieux, quant à eux, de ce qu'on appellerait « valeurs »⁸. Le normativisme tient précisément dans cette confusion des sphères: de l'évaluatif (moral, esthétique, etc.) et du véridatif, au profit d'une idée très vague – et universelle – de « normativité ».

Les termes dans lesquels Brentano formule son opposition au normativisme en ce qui concerne la théorie de la vérité sont sans aucune équivoque. Ils vont dans le sens d'un réalisme pur et dur, mais pas exactement au sens où nous en avons parlé (même si la question du rapport, bien sûr, va se poser): il s'agit, cette fois, d'un *réalisme logique*, au sens où la vérité se voit ici soustraite dans sa définition à la question de son accès, à la question du *comment* je la détermine ou non comme vérité. Si la notion de règle avait quoi que ce soit à voir dans la définition de la notion de vérité, c'est à ce ni-

⁶ Austin, « Truth », p. 118. Il faut remarquer que, en réalité, il n'est pas si exclu que ce que dit Austin qu'une « image » puisse être « vraie » ou « fausse ». Tout dépend du point auquel on peut y appliquer ou non la notion de « conventions descriptives » – et donc aussi de à quoi on l'utilise. Mais ce qui demeure tout à fait exclu, et en cela Austin a absolument raison, c'est que la notion d'« image » puisse servir de métaphore *générale* à la notion de vérité.

⁷ « Ueber den Begriff der Wahrheit », § 17, p. 10; tr. fr. p. 99.

⁸ Sur cette erreur de classification des phénomènes psychiques, voir « Windelbands Irrtum hinsichtlich der Grundeinteilung der psychischen Phänomene », in *Wahrheit und Evidenz*, p. 38-43.

veau (le niveau qu'on qualifie habituellement d'« épistémique ») qu'elle jouerait. Mais, nous dit Brentano, peu importe comment j'ai accès ou non à la vérité – et même si c'est en tant que vérité que j'y ai accès. L'être-vrai de la vérité n'a rien avoir avec cela. Une vérité n'est pas moins vraie parce qu'on n'y a pas accès, ou parce qu'on y a accès sans se rendre compte qu'elle est vraie, ou en le croyant, mais pour de mauvaises raisons. La vérité est une notion parfaitement objective, et parfaitement indépendante de la question, inévitablement épistémique (c'est-à-dire sur le versant subjectif) de savoir si le sujet doit suivre une règle ou non.

« Si la vérité n'était effectivement pas autre chose qu'un jugement conforme à une règle, tout jugement qui est rendu sur des bases insuffisantes ou de manière totalement aveugle devrait être nécessairement une erreur. Or ce n'est absolument pas le cas. »⁹

Il faut donc bien dissocier la question de la vérité et celle de son accès. Mais est-ce à dire que la vérité soit quelque chose dans le monde même, qu'elle ait cette réalité qui est celle du monde – qui serait, après tout, la meilleure garantie d'indépendance par rapport à l'esprit, et à l'intermittence qui est celle des actes, de l'accès et du non-accès (ainsi que des éventuelles modalités – confuse, distincte, motivée, arbitraire, etc. – de l'accès)?

C'est en un sens ce que disent les théories anti-normativistes (« réalistes ») de la vérité, qui, si elles ne placent pas exactement la vérité dans le monde, la définissent par la correspondance à ce qui peut être pensé, dit (ce qui peut être vrai en général), de quelque chose dans le monde qui a ce qu'on pourrait appeler *la forme (la structure) de cette vérité*. Il y a dans le monde si ce n'est telle ou telle vérité, en tout cas un état de choses qui a même forme qu'elle et la vérité est correspondance à cet état de choses, correspondance qui doit être conçue, au minimum, suivant les modalités structurales qui sont celles de l'*Abbildung* (de l'application, qui fait correspondre les choses terme à terme, selon une structure commune, qu'on retrouve objectivement de part et d'autre de la correspondance)¹⁰.

Une telle thèse s'appuie sur la fameuse définition de la vérité donnée par Aristote.

⁹ « Ueber den Begriff der Wahrheit », § 25, p. 16; tr. fr. p. 104.

¹⁰ Il faut remarquer que tout ce qui va être dit pourrait passer pour une critique du *Tractatus*, qui mettra encore en œuvre (apparemment) une telle logique de l'*Abbildung* – et, du point de vue austrien, c'en serait une, certainement (cf. Travis). Il faut toutefois relever le caractère complètement conventionnel des « méthodes de projection » dans le *Tractatus*, qui va tout à fait dans un autre sens. Il y a un fond (massif) de correspondantisme dans le *Tractatus*. Mais il est difficile de faire du premier Wittgenstein le modèle même du correspondantisme « métaphysique », puisque ses correspondances sont *construites*, et se prêteront aux grammaticalisations du second.

« Lorsque quelqu'un tient pour séparé ce qui est séparé, lié ce qui est lié, son jugement est vrai. »¹¹

Donc ce qui fait la vérité de mon énoncé, de ma pensée, c'est que je lie les représentants (mentaux ou linguistiques) de choses qui sont liées dans la réalité, ou au contraire je détache, j'écarte, par on ne sait trop quel acte de l'esprit ou linguistique, de la représentation d'une chose celle d'une autre qui en est effectivement séparée.

Une telle représentation de la vérité va de pair 1) avec l'idée que le jugement est le lieu de la vérité 2) une conception du jugement comme synthèse (ou diérèse), travail de conjonction ou de dissociation de représentations, en tout cas opération au niveau de la liaison de plusieurs éléments. Ce n'est qu'à ce prix que quelque chose comme une correspondance avec le réel peut être trouvée. En effet, au niveau des éléments, on ne peut concevoir aucune autre correspondance qu'arbitraire, assignative, ou tout au moins *de fait*. Telle représentation correspond, de fait, à tel objet. Elle *est* la représentation de cet objet-là. Tel signe, conventionnellement, est le signe employé pour désigner tel objet. Il *est* le signe de cet objet-là. Pour que la correspondance devienne normative, il faut qu'elle mette en jeu le rapport entre les éléments: mon porteur de vérité, d'une nature ou d'une autre, met bien, au niveau des représentants, les éléments du réel dans la relation où ils sont (et alors il reçoit la qualité: « vrai »), ou il ne les met pas, et alors il reçoit la qualité: « faux ». Le rapport est correct ou non, et, en ce sens, l'image est bonne ou non. C'est là que peut se dégager un sens pour le vrai et pour le faux. Telle est la ligne générale la théorie correspondantiste.

Cette théorie a le mérite d'ancrer de part en part la vérité dans un rapport au réel, qu'elle présuppose: elle en est, en quelque sorte, le reflet, avec des formes plus ou moins sophistiquées de reflet. Une telle théorie, maintenant les liens de la vérité avec le monde, liens qui, en dernier ressort au moins, semblent seuls de nature à préserver le caractère théorique de la notion de vérité¹², paraît certainement meilleure que tout pur normativisme, dans lequel on ne voit plus très bien quel sens distinctif conserve cette notion.

Pourtant, nous devons lui poser une question, une question que, nous semble-t-il, Brentano, sans doute parce qu'il est un vrai réaliste (et non un réaliste sur paroles), permet de lui poser. Cette question est celle de savoir jusqu'à quel point, là où on fait de la vérité le reflet du monde, on n'est pas en fait en train de faire du monde le reflet de la vérité. S'il y a dans le monde

¹¹ Aristote, *Métaphysique*, Θ, 10, 1051b 3.

¹² Que toute vérité soit, en dernier ressort, à propos du « monde », c'est là une vérité puissamment mise en avant par Austin. Cf. « Truth », p. 121: « there must also be something other than the words, which the words are to be used to communicate about: this may be called the 'world'. »

ce qu'il faut pour « rendre vrais » (ou faux) nos énoncés, si nous admettons provisoirement cette formule discutable, pourquoi cela aurait-il spécialement la forme du jugement prédicatif au sens traditionnel du terme (ce que Brentano commentateur et critique d'Aristote appelle le « jugement catégorique »)?

Non seulement on peut douter que le réalisme implique le correspondantisme, mais on peut se demander, en ce sens, si le correspondantisme ne constitue pas une forme particulièrement épineuse (parce qu'interne) d'obstacle au réalisme. Quelque chose comme *l'illusion transcendantale du réalisme*, si on pouvait parler en ces termes.

5. Pour Brentano, et il y a là quelque chose de profond dans son observation, certainement, la théorie de la vérité correspondance renvoie dans son fond à la persistance d'un certain type de vision primitive de ce qu'est la connaissance et la vérité, profondément enfouie dans la représentation que nous en avons, à savoir celle de la connaissance et de la vérité comme *identité*, identité du sujet et de l'objet, identité de ce qui est vrai et de la chose même dont ça doit être vrai. Nous croyons pouvoir, via la correspondance, retrouver dans la vérité la chose elle-même, ou, à défaut, son double.

Mais, justement parce que Brentano est un vrai réaliste – et donc parce qu'il prend en compte, aussi et au premier chef, la réalité de l'acte – il ne peut qu'arriver à une seule conclusion: une telle « identité » ou un tel « recoupement » tout au moins ne sont pas possibles. Si ce qui est vrai, c'est un acte, ou tout au moins si la vérité n'est jamais rencontrée qu'à l'occasion d'un certain type d'actes, alors, entre la vérité (ou tout au moins la forme sous laquelle elle se manifeste) et l'objet, il y a l'intervention de ce type d'actes, dont rien, absolument rien, ne requiert l'isomorphie à l'objet – il y a au contraire gros à parier que ce type d'actes a sa formalité et sa légalité propres, qui n'ont rien (c'est-à-dire rien *spécialement*) à voir avec celles des objets en question dans les vérités. Tel est le vrai réalisme – c'est-à-dire celui qui prend aussi en compte la réalité de l'acte.

Il sera alors vain de chercher les traits de l'énoncé ou la pensée vrais dans le réel lui-même, et de vouloir un correspondant « réel » pour chacun des termes qui y est assigné.

6. C'est par ce biais que Brentano entame la critique de la théorie correspondantiste de la vérité, y présentant une collection d'exceptions dont l'important est de comprendre qu'elles sapent en fait le principe même de la théorie – de la « correspondance » nous n'avons pas besoin, ce n'est pas elle qui est en question dans la vérité.

Il y a d'abord l'objection, massive, du jugement d'existence. Si ce qu'on recherche, c'est quelque concordance structurale (au niveau de la composition), il est clair que le jugement d'existence ne s'y prête pas, si tout

au moins il a trait à l'existence d'un *objet*. A moins bien sûr que l'on ne traite l'existence comme un prédicat au sens propre du terme. Mais précisément, d'après Brentano, c'est là ce qui est impossible ontologiquement: il n'y a rien, dans le réel, qui corresponde à l'existence. Le point de vue de la correspondance est donc ici tout à fait problématique.

En un certain sens, on remarquera cependant que, d'un point de vue réaliste, qui ancre toute vérité dans un réel correspondant, le jugement d'existence ne semble pas soulever une difficulté si grande que cela. En effet, quelle est sa signification obvie, si ce n'est celle de la position d'un réel (d'une « chose »)? Evidemment, resterait alors à se demander en quoi ce rapport à une chose se distingue de la simple nomination (la simple dénotation) et devient par là susceptible de vérité. Il faudrait sans doute, sans prétendre réduire le jugement d'existence au jugement prédicatif traditionnel, reconnaître, en termes austiniens, les *conventions descriptives* spécifiques qui ne lui en sont pas moins propres – il y a aussi une grammaire de l'existence, idée qui, pour être peu brentanienne, n'en est pas moins vraie.

Reste que, de toute façon, Brentano remet en question cette équation de départ entre « existant » et « réel » que suppose une telle interprétation du jugement d'existence. Ce qui est en question (*directement*, tout au moins) dans un jugement d'existence – comme dans un jugement vrai en général – ce n'est pas forcément du réel.

Les objections de Brentano sont connues: en premier lieu, il y a le problème de la négation. En effet, dans le cas de la négation, le rapport semble être à ce qui est nié; or, celui-ci, par définition, si le jugement est vrai, ne peut pas être réel. A quel réel, dès lors, le jugement négatif « correspond-il »? A aucun positivement, en tout cas. Le modèle de la correspondance comme mise en correspondance positive, terme à terme, est une fois de plus mis en échec.

Ici, il faut bien comprendre, au delà de Brentano (mais on verra que ce n'est pas si étranger à ses préoccupations non plus, et que le problème peut être posé de façon interne), que deux voies sont possibles: on peut en inférer que le jugement négatif (comme peut-être le jugement en général, par rapport auquel alors il jouerait le rôle de révélateur) n'a rien à voir avec le réel comme on peut en inférer que son rapport au réel (comme une fois encore peut-être celui du jugement en général) n'est pas de l'ordre de la correspondance, mais bien plus compliqué que cela, ou tout simplement différent.

Ce qui est important en tout cas, et commun à Brentano et à Austin, c'est de saisir ici la spécificité et l'irréductibilité de la négation, comme acte de conscience ou de langage constituant une de nos attitudes fondamentales – nous n'osons pas dire « par rapport au monde », car c'est là le problème, mais on verra que c'est bien le cas.

« Affirmation and negation are exactly on a level, in this sense, that no language can exist which does not contain conventions for both and both refer to the world equally directly, not to statements about the world. »¹³

Le correspondantisme, cherchant toujours un ancrage positif de l'ordre de la « réplique », débouterait la négation de ses droits, ou alors en ferait le principe d'institution d'un *correspondant qui ne serait pas du réel* (quelque chose comme les « états de choses négatifs » de Reinach, par exemple).

Brentano, quant à lui, reconnaît la négation comme une modalité originare et irréductible de la conscience – une modalité du jugement, qui se caractérise, de ce point de vue, par sa bipolarité, entre affirmation et négation. Mais quelles conséquences tire-t-il de cette originarité de la négation?

On pourrait avoir le sentiment que ce n'est pas entièrement clair. En effet, son analyse du jugement négatif comme d'autres formes de jugements semble bien, en un premier temps, le pousser vers l'introduction d'entités irréelles – entités qui, alors, pourraient être *mises en correspondance* avec ces jugements qui sont dépourvus de correspondants réels. Le déni de correspondance réelle, alors, loin de constituer le premier étage d'une remise en question de la théorie de la vérité-correspondance, donnerait le départ de son extension, de sa généralisation et de son triomphe. On toucherait là, d'ailleurs, le principe de l'illusion transcendantale caractéristique de nombreuses ontologies analytiques aujourd'hui, dans leur goût immodéré pour les entités irréelles: une extension de la théorie de la vérité-correspondance (qui n'est d'ailleurs peut-être pas valable dans ces limites) au delà des limites où, traditionnellement, elle prétendait être valable.

Mais quelle que soit son insistance ici à souligner que la notion d'« existence » (qui devient alors purement logique) n'est pas co-extensive avec celle de réel, Brentano, en réalité, ne va nullement dans cette direction, qui sera imprudemment empruntée par la plupart de ses élèves, contre lesquels il devra lutter pour cette même raison durant toute la dernière période de sa vie. Et c'est ce qui fait précisément le tour austinien avant la lettre de son propos¹⁴. Il est vrai que, dans le rapport intentionnel à l'objet sont construits, ou peuvent être construits, quelque chose comme des pseudo-objets. Mais ceux-ci ne sont nullement ce qui « correspond » au jugement vrai au sens de ce dont celui-ci donnerait « l'image ». Il faut renoncer définitivement à la logique de l'*Abbildung*. Et il est possible et probable que, derrière ces « objets » du discours dont il est question dans les vérités, soit toujours impliqué, à l'arrière-plan, un rapport avec un réel, ou le réel en général, d'un type complètement différent de la correspondance, et dans lequel réside le

¹³ Austin, « Truth », p. 128-129.

¹⁴ On remarquera que, contrairement au Brentano plus tardif, Austin reconnaîtrait bien les faits, et, dans une certaine mesure, les états de choses comme constituants du réel, mais nullement comme *correspondants (stricto sensu)* des jugements.

sens ultime de la notion de « vérité ». C'est du moins, nous semble-t-il, la seule voie qui maintienne la cohérence de la doctrine brentanienne de la vérité.

7. Ce qui va dans le sens de l'introduction d'irréels (cette introduction contre laquelle toute la dernière philosophie sera tournée, dans une auto-critique qui est aussi bien et avant tout critique de Meinong et de Husserl):

« Lorsque je dis: n'importe quel homme n'est pas noir, la proposition exige pour être vraie (*so ist zur Wahrheit des Satzes erforderlich*) non pas du noir distinct de l'homme, mais le défaut (*der Mangel*) de noir chez l'homme, qui, lui, existe effectivement (*der in Wirklichkeit ist*). Ce défaut, ce non-noir, n'est cependant pas, en tant que tel, une chose (*kein Ding*), c'est-à-dire pas non plus une chose qui, concordant avec le jugement que j'ai formulé, serait donnée effectivement (*in Wirklichkeit gegeben*). »¹⁵

Il faudrait donc recevoir dans l'être, *au nom d'une logique de la correspondance* (pour pouvoir la maintenir là où elle ne fonctionne plus en un sens réel), des entités irréelles comme des « défauts », des « manques » – ce dont Kant avait fait le deuxième item de sa « table des riens », dans la *Critique de la raison pure*.

De même, Brentano insiste sur le fait que le jugement affirmatif, tout autant qu'à des « choses », peut « se référer à » (*sich beziehen auf*) des « non-choses ». Il a des objets (*Gegenstände*) qui ne sont pas des choses (*Dinge*): par exemple un collectif de choses, la partie d'une chose qui n'est pas elle-même une chose, une limite (*Grenze*), ou encore une chose enfuie et disparue dans le passé, ou seulement projetée dans l'avenir. Tous ceux-là sont de purs objets (*lauter Gegenstände*), mais pas des choses.

Mais on peut faire également entrer dans le domaine de référence possible, outre le « manque » lui-même (qui peut spécifiquement faire objet d'affirmation), d'autres idéalités du même genre: des impossibilités, des nécessités, ou alors des « vérités éternelles » comme les lois mathématiques. De tout cela, on peut parler, à tout cela, on peut penser. En d'autres termes – pour le Brentano de 1889, plus tard, cela ne sera plus vrai¹⁶ –: cela peut faire l'objet d'intentionnalité.

Le cas du manque, qui apparaît aussi bien du côté de la négation (comme sens véritable des jugements négatifs) que de celui de l'affirmation (comme possible objet de référence non réelle) attire cependant notre attention sur une difficulté. En effet, que le manque puisse « correspondre » à un

¹⁵ « Ueber den Begriff der Wahrheit », § 43, p. 22; tr. fr. p. 109 (nous avons dû corriger la traduction française, qui se trompe sur la relative).

¹⁶ Nous avons étudié la doctrine réiste dans « *Sprachkritik* ou sémantique?: sur le schisme de l'école brentanienne », in *Les Etudes philosophiques*, janvier-mars 2003, p. 35-52.

énoncé affirmatif l'assertant comme à un simple énoncé négatif rejetant purement et simplement quelque chose hors de l'être, c'est là quelque peu suspect: cela implique qu'il y a quelque chose de pourri (ou en tout cas de carrément sous-déterminé) dans la relation de « correspondance ». En toute rigueur, il est clair que la négation simple ne se rapporte pas au manque (comme à son objet), mais, « directement », si étrange que cela puisse sembler, à *l'objet qui est nié* – et qui n'existe pas (si l'énoncé négatif est vrai). Cet objet ne « correspond » alors pas à l'énoncé négatif – puisqu'il n'y en a pas, c'est ce que, précisément, dit l'énoncé – mais le manque n'y « correspond » pas plus. Ce qui « rend vrai » l'énoncé, s'il faut accepter d'employer ce lexique, c'est que cet objet manque, mais, pour autant ce manque n'est rien qui, alors, « correspondrait » à l'énoncé – il n'est, dans ce cas précis, pas même objet de « référence » positive, et n'a même pas la consistance d'un objet de discours.

De toute façon, il est en réalité tout à fait clair que Brentano n'entend pas cette extension de la théorie de la référence en direction d'entités irréelles (du reste provisoire dans sa pensée) en termes de généralisation de la théorie de la vérité-correspondance. Il repousse très explicitement cette option. En réalité, la reconnaissance du caractère ouvert du domaine de référence, notamment en ce qui concerne les objets possibles de *judgement* (donc de ce qui peut être vrai ou faux), ne revient nullement à un élargissement du domaine de « correspondance » possible, mais, au contraire, nous entraîne sur un plan où la notion même de correspondance n'a plus de sens. A ce titre, Brentano s'oppose fermement à tout platonisme:

« Va-t-on alors croire que, semblables peut-être aux Idées platoniciennes, il y aurait, quelque part dans le monde ou hors du monde, des êtres éternels concordant avec un jugement (*mit einem Urteil übereinstimmend*)? Certainement pas. Il semble que la conception de l'*adaequatio rei et intellectus* s'effondre ici complètement. »¹⁷

La solution n'est donc certainement pas la transposition et l'extension du schéma correspondantiste à on ne sait trop quelle sphère supra-sensible ou tout au moins « non-sensible » (pour reprendre la distinction de Lask), opération dont il faudra souligner qu'elle semble assez généralement sous-jacente à la spéculation sur les *truth-makers* telle qu'elle fleurira dans l'école de Brentano, mais contre l'avis du maître, au fil conducteur d'une *mauvaise* interprétation de l'intentionnalité (comme « question » ou « proposition » de sens, à vérifier suivant une logique qui demeure au fond celle de la correspondance). L'existence d'objectivités formelles (« existence » au sens propre du terme, puisque c'est à elles qu'ici Brentano applique la pro-

¹⁷ « Ueber den Begriff der Wahrheit », § 45, p. 23; tr. fr. p. 110.

blématique de l'existence, par opposition au « réel »¹⁸), loin d'ouvrir la porte à de nouvelles « correspondances », nouées au niveau supérieur – au-delà des seuls objets simples, du monde réel (en admettant que celui-ci soit fait d'objets) –, contresigne au contraire un *écart* fondamental de la pensée et du discours au réel, en dehors de toute « correspondance », qui loin de signifier la disparition du contact avec la « réalité » et la défaite du réalisme, en est au contraire la seule forme possible, une fois prise en compte la réalité de *l'acte* de pensée et de discours lui-même.

Est-ce à dire que Brentano soit décidé à rejeter la formulation officielle, aristotélicienne, de la théorie de la vérité-correspondance, telle que pendant plus de vingt siècles elle a été le véhicule de l'idée de vérité?

Bien au contraire, pas plus qu'Austin d'ailleurs, il n'y trouve rien à redire, tant qu'on la prend pour ce qu'elle est, à savoir une formule (et non la théorie elle-même):

« La proposition selon laquelle la vérité serait la concordance du jugement avec la chose (ou toute formulation similaire) ou bien est nécessairement fausse, ou elle doit être comprise d'une manière entièrement différente de l'interprétation qu'en donnent ceux qui s'imaginent donnée, lorsqu'il y a vérité, une certaine relation d'identité ou de similitude (*Gleichheit*), voire de ressemblance (*Ähnlichkeit*), entre une pensée et une réalité.

De ces deux hypothèses restantes, la seconde exprime le sens juste et vrai de la formule si longtemps demeurée obscure aux philosophes qui l'utilisaient. »¹⁹

Chez Austin:

« When is a statement true? The temptation is to answer: 'When it corresponds to the facts'. And as a piece of standard English this can hardly be wrong. Indeed, I must confess I do not really think it is wrong at all: the theory of truth is a series of truisms. Still, it can at least be misleading. »²⁰

¹⁸ Cf. *op. cit.*, § 50, p. 24; tr. fr. (modifiée) p. 111: « le domaine au sein duquel le jugement affirmatif est approprié, nous l'appelons le domaine de l'existant (*des Existierenden*); concept qui doit, bien sûr, être distingué des concepts tels que chosal (*des Dinglichen*), essentiel (*des Wesenhaften*), réel (*des Realen*). » Et, § 58, p. 28; tr. fr. p. 114: « nous ne succomberons pas à la tentation, toujours récurrente, de confondre le concept de réel et celui d'existant. Il y a déjà quelques milliers d'années qu'Aristote a analysé les multiples sens de l'étant; et il est regrettable, mais vrai, que, aujourd'hui encore, la plupart n'ont tiré aucun profit de ses recherches. »

¹⁹ *Op. cit.*, §§ 46-47, p. 23-24; tr. fr. p. 110-111.

²⁰ « Truth », p. 121.

Le problème, c'est plutôt de relire le texte fondamental de la théorie de la vérité-correspondance comme ce qu'il est: à savoir, *un truisme* – un truisme qui dit beaucoup moins que la « théorie de la vérité-correspondance » (sinon, il est faux, et ce n'est plus un truisme), et qui, peut-être, en toute rigueur, n'exprime rien d'autre que l'inanité de toute « théorie » de la vérité à proprement parler (ce qui ne veut pas dire que le *concept* de vérité soit vide).

Mais quel est ce texte, au fond? Quel texte sera assez *minimal*, et en même temps conservera le fond d'intuition juste (ce que nous appelons, quant à nous, le « réalisme ») qu'il y avait au fond de la théorie de la vérité-correspondance?

Il nous semble que Brentano a parfaitement raison de le formuler ainsi:

« Un jugement est vrai qui affirme de quelque chose qui est que ce quelque chose est, et qui nie que quelque chose qui n'est pas soit. »²¹

Comment caractériser autrement, en effet, *a contrario*, le jugement faux si ce n'est comme celui qui dit être ce qui n'est pas, ou au contraire rejette hors de l'être ce qui est? Or ce qui mesure le vrai, concept *normatif*, c'est son opposition au faux.

Pour le dire autrement, en termes austiniens, est vrai un jugement qui donne une bonne *description* du réel, faux un jugement qui en donne une mauvaise (radicalement mauvaise, car il y a toute une variété d'inexactitudes, et toutes ne méritent pas le titre de faussetés, tout est question de contexte, c'est un aspect important de l'analyse austinienne).

Mais, dira-t-on, c'est là rétablir une équation que, précisément, l'analyse brentanienne semble remettre en question – elle semble même fondée sur une telle remise en question –: celle de l'*être* et du *réel*. Lorsque Brentano dit « un jugement est vrai qui affirme de quelque chose qui *est* que ce quelque chose *est* », il n'a pas parlé forcément d'une chose réelle, la notion d'être est précisément, ici, faite pour contourner un tel problème. Il peut très bien, par exemple, s'agir de propositions mathématiques portant sur des idéalités.

C'est tout à fait exact (au moins dans cet état de la réflexion de Brentano), mais reste alors à se demander ce que peut signifier que de telles propositions soient dites « vraies ». Quel est le sens de cette « vérité », qui consiste, suivant une détermination qui paraît, à vrai dire, parfaitement tautologique²², à dire « de ce qui est, que cela est, de ce qui n'est pas, que ce n'est pas », *sans que ceci*, souligne Brentano, *implique la moindre corres-*

²¹ « Ueber den Begriff der Wahrheit », § 51, p. 24; tr. fr. p. 111.

²² Cf. les considérations du § 57 sur le caractère « tautologique » du concept de vérité proposé.

pondance (c'est en vérité là le point austinien: le passage par quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la correspondance pour assurer, en dernier ressort, la suture avec le « réel », si celui-ci doit bien demeurer, au bout du compte, l'objectif de toute « vérité » – ce dont nous pensons que c'est bien, au fond, aussi la pensée de Brentano, même à cette époque)?

Le sens de cette vérité est bien une certaine forme de « correspondance ». Mais « correspondre » (*übereinstimmen*, le terme qu'on entend dans l'allemand *Uebereinstimmung* pour la « vérité-correspondance »), ici, ne veut pas dire « être similaire ou semblable; mais répondre à (*entsprechend sein*), être convenable (*passend sein*), s'accorder avec (*dazu stimmen*), être en harmonie avec (*damit harmonieren*), ou tout ce qu'on pourra utiliser ici comme expressions équivalentes »²³.

Ici Brentano, au moment même où, du point de vue du théoricien traditionnel (ou renouvelé, aujourd'hui) de la correspondance, il se réfugie dans des formules qui paraissent bien vagues, et d'une platitude absolue (celle-là même du langage ordinaire), atteint le sommet de son génie. De quel ordre en effet, pourrait être le phénomène de la vérité, sinon de celui de cette espèce d'« adéquation », qu'à force des formules que nous employons dans le langage ordinaire pour la caractériser, il essaie de cerner?

Que le problème de la vérité soit bien celui de trouver un certain type d'« adéquation » des mots (ou, dans le cas de Brentano, de la pensée) aux choses, c'est une intuition que retrouvera Austin. Pour le dire dans les termes de *bridge* affectionnés par Austin, le problème de la vérité est bien celui d'*avoir le « fit »*.

Une telle relation d'adéquation – qui, c'est là le point, implique toujours aussi une certaine *pertinence*, cela fait partie de façon décisive de l'*Anpassung* – n'est certainement pas une simple relation de correspondance. Elle implique une dimension fondamentalement normative, qu'on aurait envie de dire, suivant Austin, conventionnelle – ce que Brentano, qui raisonne en termes essentialistes, ne fait pas, bien sûr, mais il est intéressant de voir ici comment, au fil conducteur de la problématique de l'adéquation, les deux approches (opposées) du problème peuvent aisément se traduire l'une dans l'autre. Dire le vrai, c'est fondamentalement dire *ce qu'il faut dire* d'un certain type de choses – ce qu'*il convient* de dire dans ce cas-là, ce qui est « approprié » (*angemessen*). Sur la problématique de l'appropriation, Brentano et Austin se rencontrent.

De façon significative, après les avoir initialement distingués, Brentano rapproche ici le cas des porteurs de vérité de celui des évaluatifs, tout au moins ceux du champ éthique: les uns comme les autres représentent deux variantes de cette même problématique de l'adéquation – bien sûr en des

²³ *Op. cit.*, § 52, p. 25; tr. fr. p. 111.

sens différents, et qui ne peuvent nullement être confondus: il s'agit de deux types différents d'adéquation, qui n'ont pas les mêmes critères.

« Expliquons cette conception grâce à un parallèle évident. Dans le domaine du sentiment, on trouvera aussi une opposition: celle de l'amour et de la haine; et, quelle que soit la chose qui est prise en compte, dans chaque cas l'une des deux modalités du sentiment sera appropriée, l'autre inappropriée. [...] dans les cas où notre attitude est juste, nous pouvons dire que notre émotion (*unsere Gemütsbewegung*) répond à (*entspricht*) son objet, est en accord avec sa valeur (*mit seinem Werte im Einklang ist*), et que, en revanche, dans les cas où notre attitude est dévoyée, notre émotion contredit son objet, est en disharmonie (*disharmoniert*) avec sa valeur. »²⁴

Il est évident que le parallèle vaut précisément en raison de la *normativité* qui est celle de l'évaluation morale (celle qui, d'après Brentano, a trait à l'objet d'amour et de haine), de cette distribution du bien et du mal qu'elle opère et dans les coordonnées de laquelle seulement elle a sens. Il y a des cas où nous voulons ce que nous devons vouloir, des cas où notre volonté ne « touche » pas l'objet qu'elle doit toucher, s'égaré par rapport à la norme qui est la sienne dans son rapport à son objet.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi tout ce chemin? Notre critique du correspondantisme ne nous a-t-elle pas conduits exactement à ce dont nous étions partis, et que nous voulions éviter, à savoir au normativisme? Qu'avons nous en effet à proposer en alternative au correspondantisme, si ce n'est l'idée du caractère normatif (normativement défini) de la vérité?

On pourrait, et ce n'est nullement un hasard, avoir une impression tout à fait analogue, à la fin du texte d'Austin sur la vérité, où, après avoir défendu une théorie si ce n'est correspondantiste, qui en tout cas puisse décentement prendre la place du correspondantisme, et retenir le fond de vérité (tautologique) qu'il y avait en lui, Austin dit:

« Here there is much sense in 'coherence' (and pragmatist) theories of truth, despite their failure to appreciate the trite but central point that truth is a matter of the relation between words and world. »²⁵

C'est qu'en effet, ce qu'il y a de juste dans le normativisme, ou la théorie de la vérité-cohérence, ou peu importe ce qu'on met en face de la théorie de la vérité-correspondance, c'est ce qu'il y a de faux dans cette dernière, à savoir l'inacceptable projection de la pensée ou du discours sur le monde

²⁴ *Op. cit.*, § 53, p. 25; tr. fr. p. 111-112.

²⁵ « Truth », p. 130, n. 1.

qu'elle opère, et son absence de sens pour le caractère normatif, donc en un sens *construit* de la vérité.

Que cette normativité soit naturelle, comme semble en être convaincu Brentano, ou qu'elle ne puisse, en tant que normativité, qu'être le produit d'une convention, comme le pense Austin, est une autre question. Mais ce qui est important, c'est que l'un et l'autre partagent une intuition fondamentale, qui est à la base de leur refus commun du normativisme, malgré leur insistance commune sur le caractère irréductiblement normatif du concept de vérité: à savoir que ce caractère normatif ne signifie nullement la mise entre parenthèse de l'objet, ou sa subordination à la règle.

Si la vérité est obéissance à une norme, en effet, celle-ci est celle de la soumission à l'objet (dire l'objet « tel qu'il est », ou dire que n'est pas ce qui n'est pas, se plier aux contraintes de ce qui est et n'est pas, du partage de l'être tel qu'il est, et tel que nous n'en avons pas décidé), et ne se comprend qu'en référence à lui: l'objet y est présupposé, et est tout sauf un effet de la règle – ceci annulerait la notion de vérité. La vérité est adéquation à l'objet, ou tout au moins à « ce qui est en question » dans la pensée ou l'énoncé. Bien sûr, « ce qui est en question » est très largement, et même essentiellement, exclusivement, défini par l'énoncé ou la pensée (tout dépend des conventions démonstratives et des conventions descriptives mises en œuvre, pour parler le langage d'Austin), mais jamais l'énoncé ou la pensée ne suffisent pour déterminer si de telles conditions – celles qu'ils prescrivent – sont satisfaites.

Au début, nous nous insurgions quant à l'idée (véhiculée par une certaine idéologie présente des *truth-makers*) que quoi que ce soit puisse être « requis » du côté du monde pour « rendre vrais » les éventuels porteurs de vérité (alors que le monde est ce qu'il est, et peu importe pour lui le sort de ces porteurs); mais ce qui demeure vrai, c'est que, pour que quoi que ce soit (mes jugements, mes énoncés, mes croyances, etc.) soit vrai, quelque chose est requis de moi *dans mon rapport au monde* (ou tout au moins aux « objets »). C'est ce que, du point de vue de Brentano, soutient la comparaison avec l'éthique qui, ici n'a de sens que sur fond d'un *réalisme moral* – c'est intrinsèquement que les objets sont « bons » ou « mauvais », et la question de la qualité éthique de mon choix est bien une question d'ajustement à eux, d'application quasiment ontologique de ce partage. De part et d'autre, dans l'ordre théorique comme dans l'ordre pratique, nous avons affaire à des règles qui sont celles du rapport au monde, ou tout au moins aux objets, d'un rapport qui suppose nécessairement des conditions extérieures de justification (des cas où il est « approprié » et des cas où il ne l'est pas, et être « approprié », c'est être « approprié à... »). Nous sommes au cœur de la norme, mais à l'opposé du normativisme.

Evidemment, reste alors le problème du statut de ce que Brentano nomme alors « objet », qui constitue le pivot de cette théorie de la vérité

(celle de 1889), et qui, à cette époque, signifie clairement: « objet intentionnel », dans toute la généralité de ce terme, ce qui renvoie alors à une *déprise possible par rapport au réel*.

Il faut pourtant remarquer que Brentano maintient, *en général*, la dépendance des vérités par rapport au réel. Directement, là où il s'agit de jugements affirmatifs ou négatifs simples ayant trait à une chose réelle (dans le deuxième cas, à la disparition d'une chose réelle), c'est-à-dire *ayant une chose réelle pour objet*. De façon beaucoup plus intéressante, *indirectement* dans d'autres cas (ceux qui font la richesse et la complexité du discours et de la pensée):

« Ou bien [les jugements] sont, sinon directement, du moins indirectement dépendants d'une réalité; autrement dit, le fait que leur objet relève du domaine de l'existant ou du domaine du non-existant est – bien que la représentation n'ait aucun contenu réel (*keinen realen Gehalt*) – une conséquence de ce que telles ou telles réalités et non d'autres existent, ont existé ou existeront. »²⁶

Au-delà du référent, ce « qui est en question », ce « à propos de quoi » est la vérité, cela demeure bien donc alors le réel – même s'il n'est pas ce qui est visé, « l'objet intentionnel ».

Reste bien sûr le cas, très particulier, des jugements qui ne semblent nullement avoir cet ancrage, dont « la vérité ne dépend nullement d'une réalité », c'est-à-dire « tous les jugements dont l'objet est absolument nécessaire en soi ou absolument impossible », tels que « le principe de contradiction et tous les jugements analytiques »²⁷. Par rapport à ces jugements, il semble que Brentano ait une position viennoise avant la lettre (au sens du Cercle de Vienne): il les traite comme des jugements formels, sans contenu « réel ». Mais on sait la stratégie qu'il élaborera en un second temps sur ce point: ces jugements sont en fait, en règle générale, de faux jugements universels affirmatifs (ils ne dépeignent aucune « structure » universelle qui ne serait pas réelle), et de vrais jugements particuliers négatifs, qui rejettent tel ou tel réel. Ils le font certes suivant une modalité particulière, celle de « l'impossibilité », qu'on ne trouvera pas dans le réel (ce qui, en un sens, confirme leur caractère formel), mais, en un autre sens, dans la mesure où c'est bien ici une exclusion *a priori* (d'un objet) en dehors du réel qui est formulée, c'est bien le réel qui demeure dans la ligne de mire.

8. Formellement, la façon dont Brentano amène, dans « Ueber den Begriff der Wahrheit » (1889), l'idée d'adéquation pose tout de même un pro-

²⁶ « Ueber den Begriff der Wahrheit », § 55, p. 26; tr. fr. p. 113.

²⁷ *Op. cit.*, p. 26; tr. fr. p. 112.

blème. Si ce avec quoi l'adéquation est requise, c'est l'« objet », au sens de « l'objet intentionnel », comme cela semble être le cas, il y a là indubitablement une difficulté, car comment maintenir la responsabilité (l'*answerability* au sens de Travis) de nos pensées vraies, de nos énoncés vrais par rapport au monde? Comment du reste, concevoir cette notion d'adéquation que Brentano met tellement en avant *contre* celle de correspondance? (En d'autres termes car c'est ainsi, à l'envers, qu'il faut poser la question: comment une pensée, un énoncé pourraient-ils être *inadéquats*?)

On ne voit pas très bien ce que pourrait vouloir dire un concept non normativiste (c'est-à-dire qui ne résorbe pas l'objet dans la norme interne de la pensée) de l'adéquation (ou de l'inadéquation) à un objet irréel.

Nous proposons donc, sur ce point, de corriger Brentano (suivant, d'ailleurs, la correction qu'il a lui-même fait subir ultérieurement à sa pensée, en adoptant finalement le point de vue « réiste » également en ce qui concerne l'objet de l'intentionnalité). Parler d'adéquation ou d'inadéquation (de si cela « coïncide » ou non, si notre pensée et notre discours rencontrent ou non des bornes ou des conditions de pertinence et de satisfaction, de s'ils arrivent ou non à « capturer » quelque chose, si leur « prise » est « convenable » ou pas) nous oblige à réintroduire si ce n'est un *réfèrent* réel (comme le fera le dernier Brentano, pour des raisons essentiellement psychologiques, mais ce n'est nullement obligatoire) en tout cas un arrière-plan de pensée et de discours qui, lui l'est, et auquel ceux-ci sont toujours, au minimum indirectement (par un ensemble de conventions démonstratives, qui peuvent être fort complexes, et n'impliquent nullement une référence « directe »), rapportés.

D'une certaine façon, le texte du § 55 que nous avons cité va dans ce sens au moins pour de nombreux cas de jugements (majoritaires), il faudrait comprendre que « l'objet intentionnel » qui est ici construit par Brentano²⁸, dans cette phase intermédiaire de sa pensée, n'est qu'un *objet auxiliaire*, un moyen de construire notre accès à autre chose – la seule chose réellement fondamentale, le réel –, qui est ce devant quoi notre pensée et notre discours sont réellement responsables (ce qui peut les qualifier comme « justifiés » ou « non », puisque c'est le problème de Brentano). En termes austiniens: ce fameux « objet intentionnel », en tant que tel (en tant qu'« intentionnel ») fait partie des « conventions descriptives ». C'est ce qui explique son irréalité.

Que soit justifiée, au moins dans l'esprit, la violence que nous faisons ici à Brentano, en accélérant quelque peu le cours de sa pensée en direction d'un tournant qu'il a effectivement pris, et en un sens un peu différent du

²⁸ Déjà dans la reprise de la distinction cartésienne entre « réalité formelle » et « réalité objective », contre Dilthey, au § 29 de « Ueber den Begriff der Wahrheit ».

sien (le nôtre serait la remise en question de la superposition abusive des fonctions de référence et de vérification que porte toujours avec elle potentiellement la notion d'intentionnalité, plutôt que son aménagement, tel que l'a opéré le dernier Brentano, réiste), en le rapprochant systématiquement de cette percée que représente, à l'orée de la seconde moitié du XXe siècle, la théorie austinienne de la vérité, intégralement réaliste, c'est ce qu'à nos yeux prouve ce passage, au début de « Ueber den Begriff der Wahrheit »:

« Nous qualifions de vraies ou de fausses de nombreuses représentations: nous appelons fausses des hallucinations, par exemple: nous qualifions de vrais et de faux des concepts, des jugements; de même, des supputations, des espoirs, des préoccupations; un cœur, un esprit sont, pour nous, vrais ou faux (un esprit faux); des choses concrètes, des propositions, un comportement, le sont aussi; il en va de même d'expressions, de lettres et d'autres signes très divers; un ami, de l'or peuvent être vrais ou faux; nous parlons d'un vrai bonheur, d'une fausse joie, et ce en des sens très différents – tantôt parce qu'il ne s'agit que d'une joie illusoire, tantôt parce qu'il s'agit bien d'une joie, mais qui nous fuit par simple défaut de loyauté; c'est ainsi que nous disons parfois d'une femme qu'elle est fausse lorsqu'une fille nous trompe en faisant la coquette; en un autre sens, une fausse femme serait un homme déguisé en femme – on appréhende parfois un voleur qui porte des vêtements féminins – ou, dans une autre acception encore, il s'agit d'un homme qui ne cherche pas à passer pour une femme, comme cela m'est arrivé un soir, sous un porche de la forteresse de Würzburg. Je portais alors une toge, et l'effroi de l'importun déçu fut d'autant plus grand et d'autant plus grotesque. »²⁹

Cela pourrait être du Austin. On dira que cela pourrait en être parce que cela pourrait être de l'Aristote. Mais l'aristotélisme commun des deux auteurs, les a conduits l'un et l'autre, contre Aristote (au moins dans une certaine lecture standard d'Aristote), à rompre avec la *théorie* de la vérité-correspondance. Il se pourrait donc que notre comparaison ne soit pas entièrement absurde, et qu'il s'agisse, jusqu'à un certain point, du même « aristotélisme » réformé. Tout au moins les deux auteurs partagent-ils à l'arrivée (si ce n'est pas le cas au départ: les *chemins* sont différents, comme on l'a vu) le même robuste sens du réel, qui pèse, comme une contrainte fondamentale, sur leurs théories de la vérité respectives – c'est ce sens même du réel qui explique l'écart initial de Brentano par rapport à une certaine théorie réaliste, mais seulement apparemment réaliste (elle conduit le réel là où il ne doit pas aller), de la vérité.

²⁹ *Op. cit.*, § 7, p. 5-6; tr. fr. p. 95.

Pour être vraiment « réaliste » (aussi en théorie de la vérité), rien n'est plus urgent que de dissiper le fantôme d'un certain « réel », qui ne serait qu'une image de la vérité.

Summary

The author deals with the Brentanian theory of truth, as it is sketched in *On the concept of truth* (1889). He shows how, although entrenched in a deep sense of "real", this theory moves away from the traditionally assigned "correspondence theory". Following Brentano and carrying out a systematic comparison of his views to Austin's ones, he investigates how far, in fact, a strict realism is incompatible with any kind of "correspondence theory". On the other side, he tries to make some sense of the idea of a truth as "adequacy".

Résumé

L'auteur s'occupe ici de la théorie brentanienne de la vérité, telle qu'elle est présentée dans *Ueber den Begriff der Wahrheit* (1889). Il montre comment, bien qu'elle soit enracinée dans un profond sens du « réel », elle s'écarte résolument de la théorie de la vérité-correspondance, d'habitude considérée comme inséparable du réalisme. Suivant Brentano en cela, et menant une comparaison systématique de ses vues et de celles d'Austin, il découvre en quoi un réalisme strict est incompatible avec toute forme de « théorie de la correspondance ». Alternativement, il essaie de donner tout son sens à l'idée de « vérité-adéquation ».

